



Café
Littéraire

Médiathèque Valais St-Maurice

Mardi 11 avril

12.00 – 13.00



Emmanuelle Pagano

« Petite, à la maison, un logement de fonction de la gendarmerie, je faisais cela en cachette. Dans mon entourage, écrire ou lire était considéré comme une lubie. Je pense vraiment que raconter que l'on écrit est prétentieux, inutile. Je me moque de moi-même, alors que je ne sais pas ne pas écrire ! »

Emmanuelle Pagano est née dans l'Aveyron en septembre 1969. Elle entreprend d'abord des études en "esthétique du cinéma et de l'audiovisuel". Puis, en 1997, elle obtient une agrégation d'arts plastiques. Après avoir habité sur le Vercors pendant sept ans, elle s'installe avec son mari et ses trois enfants sur le plateau ardéchois. Agrégée d'arts plastiques, Emmanuelle Pagano enseigne aujourd'hui cette discipline tout en continuant d'écrire.

Emmanuelle Pagano fait son entrée en littérature en 2002, avec *Pour être chez moi*, publié sous le pseudonyme d'Emma Schaak. À partir de son deuxième ouvrage, *Pas devant les gens* (2004), elle signe ses livres du nom d'Emmanuelle Pagano.

Elle est l'auteur du *Tiroir à cheveux* (2005), *Les Adolescents troglodytes* (2007), *Les Mains gamines* (2008), *L'Absence d'oiseaux d'eau* (2010), *Un renard à mains nues* (2012), recueil de nouvelles, *Nouons-nous* (2013), *En cheveux* (2014), *La Trilogie des rives* : première partie, *Lignes & Fils* (2015), deuxième partie, *Sauf riverains* (2017)

Le Tiroir à cheveux (2005)

Dans une petite ville du sud, l'histoire d'une très jeune femme, fille de gendarme, femme de personne, mère de deux enfants. Elle a 15 ans, lorsqu'elle accouche de Pierre, ce n'est pas un enfant comme les autres. Elle laisse donc Pierre quelques mois à ses parents, retombe enceinte, décide d'assumer, toujours aidée par sa mère, ses deux enfants.

« J'embrasse mon petit garçon, et je ferme doucement la porte de la chambre. Il ne fait pas encore nuit. Je m'assois à la table de la cuisine, devant la porte-fenêtre, sous le crépuscule. Je n'allume pas. La chambre des enfants, c'est aussi la mienne. C'est petit mais j'ai réussi à mettre les lits des enfants en parallèle (deux lits de bébé ça tient pas beaucoup de place), une petite table de nuit et une lampe entre les deux, et mon lit de l'autre côté, avec une étagère au-dessus pour servir de table de nuit. »

On comprend peu à peu que ses parents veulent l'obliger à placer Pierre dans une institution spécialisée. Et on comprend aussi qu'elle ne le veut pas...

« Je m'assois sur le rebord, je prends mon petit garçon contre moi. Pierre tend brutalement son ventre son dos. Leurs cris se tressent et s'embrouillent. Je prends Titouan de l'autre côté de son frère, pour essayer de le calmer, les consoler tous les deux. Ou peut-être m'étourdir de leur vacarme. Titouan tremble, avec des fourmis de gestes comme s'il s'en droguait les doigts. Pierre bascule son torse en arrière, il tombe au centre du tourniquet. Au lieu de le relever, je prends ses jambes pour l'allonger complètement. Son visage grimaçant prend place contre la barrière. Titouan s'est arrêté de pleurer. Il a sauté pour se blottir contre son frère. Je commence à faire tourner tout doucement, avec mes pieds, les bruits de Pierre aussi sont passés. Titouan rit. Je me lève pour faire tourner vite, plus vite, plus vite encore, et quand je me laisse tomber avec eux, tout va n'importe comment, on se mélange tous les trois, on n'y voit plus rien, tout échevelés, et nos rires sont tellement mêlés rassemblés que peut-être Pierre en a aussi, des rires. Le tourniquet ralentit, on se dessoûle lentement. Titouan rit encore, par hoquets. Pierre est tout rouge. Je le soulève en me demandant si ce sont les gendarmes du village qui viendront me le prendre. »

Les Adolescents troglodytes (2007)

Adèle est conductrice de navette scolaire sur un plateau très isolé, en altitude. Elle transporte une dizaine d'enfants et d'adolescents, essentiellement des fratries, dont les histoires se mêlent à la sienne.

Ce travail lui fait traverser le paysage au jour levant, à la nuit tombée. Ce pays de brouillards, c'est le sien mais personne ne le sait... Elle se souvient alors de son corps mal ajusté. Elle se souvient de son départ, de l'opération et de son retour...

Adèle est une fille née dans un corps de garçon. Personne ne le sait. Pourtant, un après-midi d'hiver, la tourmente et les congères brouillent la route de la navette au retour du collège. Adèle et ses grands se perdent. Ils se réfugient pour la nuit dans une grotte au bord du lac...

Les « adolescents troglodytes », ce sont les grands avec lesquels elle se trouve isolée. Nuit d'intempéries et de révélations...

« Sylvain est revenu près de nous, il s'essuie la bouche et enlève sa capuche...Moi je sais...

Il me raconte comme s'il résumait un livre, comme s'il racontait un film, avec des oublis, des approximations, une chronologie de pacotilles, mais presque tout est juste.

Je suis dans un silence épaté, un étourdissement partagé par les autres, et quand Sylvain a fini, personne n'ose parler. Je voudrais le gifler. Je voudrais le remercier. Je ne sais pas. Je me dis c'est fait. Tony va être furieux, il me quittera. Oui mais c'est fait, tout le plateau saura qui je suis. Je regarde Sylvain, il a un air sis sérieux, si calme.

Pour arrêter mes larmes avant qu'elles commencent à se montrer, et parce qu'il a dû voir, lui, cette lumière aqueuse tamisée dans mon regard, un peu comme l'eau des jours de redoux qui remue sous la glace, il se remet à parler, à plaisanter, il prend tout le monde à témoin, hein, je vous avais dit qu'il était bon, mon roman.»

Les Mains gamines (2008)

«Les mains gamines étaient très jeunes et malhabiles, inexpérimentées, presque analphabètes, d'autant plus brutales. Crier ne servait à rien. Pour supporter, je me disais crier ne sert à rien. Je tenais en me disant plus tard, j'écrirai, et ce sera plus

violent encore, plus adroit. Je rentrais en classe, et j'essayais d'apprendre très vite, de tout comprendre, pour aller plus loin, bien plus loin que leurs gestes limités de petits garçons. J'ai des mains de petite fille, gants taille 5-6, 12 ans. N'empêche, je sais écrire. J'ai des mains qui ont l'air d'être des mains de petite fille, mais ne vous y trompez pas, ce sont des mains d'adulte. Avec elles, j'écris. Je suis allée beaucoup plus loin en moi que cet endroit dont leurs doigts n'ont aucun souvenir.»

Un village tranquille et ensoleillé, entre vignes et châtaigneraie... Une classe de CM2, en milieu rural. Emma, plus fragile que les autres élève subit les assauts quotidiens des garçons de sa classe, dans l'indifférence générale. Victime toute choisie puisqu'elle est la fille de gens différents, d'ailleurs. « *Ses parents étaient des hippies, des poilus. Ils se lavaient pas tous les jours.* » Claude est le seul qui refuse de se prêter à ce « jeu » cruel...

Le temps a passé, l'enfance des mêmes aux doigts meurtriers, « *aux mains gamines* », est loin. Trente ans plus tard, les protagonistes se retrouvent ainsi pour un dîner d'anciens.

L'Absence d'oiseaux d'eau (2010)

« Ce roman était à l'origine un échange de lettres avec un autre écrivain. Nous nous étions représenté comme une œuvre de fiction que nous construisions chaque jour, à deux, et dans laquelle nous inventions que nous nous aimions. Nous ne savions pas jusqu'où le pouvoir du roman nous amènerait. Nous ne connaissions pas la fin de l'histoire.

Il est sorti de ma vie brutalement abandonnant ce texte en cours d'écriture.

En partant, il a repris ses lettres.

Il y a donc des vides, des ellipses dans ce roman, dans lesquels il faut imaginer ces lettres, qu'il publiera peut-être un jour, une autre fois, ailleurs, séparément. »

Une relation d'abord à distance. Puis, le livre et la vie vont s'emmêler. Ils tombent amoureux. Echange de lettres alors toutes nourries par leur histoire d'amour. Leur entente physique transcende un temps leurs différences, mais le désir ne tient pas le choc de la vie quotidienne. Il part bientôt, avec ses lettres, la laissant sur le rivage, dévastée,

« Au bout de quelques jours, quand j'ai compris que tu ne reviendrais plus, jamais, j'ai changé mes draps, pour tourner la page. En réalité, je voulais recommencer le livre, mais avec du neuf, du propre...

Mais c'était sans compter sur la persistance têtue, infaillible, de ma mémoire. Elle a des paupières impossible à dessiller, des oreilles butées. Elle se referme sur toi. Elle m'emprisonne, et moi, moi je voudrais ouvrir les yeux, oublier : aide-moi. »

« Tu ne réponds plus à ces lettres. Elles sont devenues un monologue pathétique, et ce livre un roman épistolaire sans échange, comme un faux. J'écris pour de faux puisque je sais que tu ne me réponds plus. J'écris pour de faux puisque je ne t'écris plus vraiment. Je ne suis même pas sûre que tu me lises un jour.

A mes mails tu réponds à peine, de façon retenue, presque réticente. Lorsque je te demande pourquoi tu es si distant, tu me réponds enfin.

Tu me réponds que tu n'es plus amoureux de moi, et que tu ne sais pas quoi me dire d'autre. »

En cheveux (2014)

A l'occasion de l'ouverture du Musée des Confluences de Lyon, celui-ci s'est allié aux

éditions invente pour lancer une collection de quatre petits livres, où, partant de quatre objets du musée, quatre auteurs écrivent un texte. Emmanuel Pagano choisit un carré de soie ...

Un châle, qui appartenait à la famille de la narratrice et constitué de fils de *Pinna nobilis*, la grande nacre de Méditerranée.

« Le châle est grisâtre sans éclairage, et avant même d'être tricoté, il venait déjà du sombre de la mer. La soie habituelle est une soie domestique, le bombyx du mûrier est le seul insecte domestiqué par l'homme, même l'abeille est plus libre. Son degré d'asservissement est tel qu'il ne pourrait même pas passer d'une feuille de mûrier à l'autre tout seul, et la sélection séculaire a permis d'obtenir un fil si solide que le papillon ne pourrait plus sortir de son cocon sans l'aide de l'homme. Mais il existe des soies sauvages, de papillons, d'araignées. Et la soie de la pinna nobilis, de celle dont est fait le châle, si rare. »

A peine le conservateur ouvre la boîte qui le protège que la narratrice se retrouve projetée dans son enfance et que se déploie, pli après pli, une histoire familiale dans l'Italie fasciste...

« Le conservateur apporte des lampes et les reflets mordorés du châle sont enfin révélés. J'ai l'impression qu'en éclairant le châle, le conservateur fait apparaître le portrait de Nella, ses cheveux aussi bruns que le châle est blond, mais avec les mêmes reflets roux, et derrière elle, un peu en retrait, mon autre tante, Bice, et projetant une ombre sur elles, mon père, leur frère aîné, et, cachée par cette ombre, tout mon enfance à Stellanello, le temps particulier des vacances, quand je croyais jouer à nous cacher de mon père et que Nella me laissait me déguiser avec le châle et ses dorures devant le soleil couchant. »

Sauf Riverains, 2015

Est la deuxième partie, après *Ligne & Fils*, d'une « Trilogie des rives » interrogeant la relation de l'eau et de l'homme, du naturel et du bâti, la violence des flux et celle des rives qui les contraignent. *Ligne & Fils* se penchait sur les rivières et les moulinages à leur bord, en empruntant deux vallées ardéchoises et en remontant sur le plateau d'où elles dévalent, pour écrire une histoire de famille en deux rivières.

Dans ce deuxième volume, on s'intéresse à la vallée du Salagou... *« Les alluvions, déposées et charriées dans la vallée durant des millénaires, ont permis l'installation de la vigne, favorisée par les anciens lits du Salagou et de ses affluents, la Murette en tête, devenus d'excellents terroirs. Quelques oliviers scandent les alignements de ceps. Les vigneronnes extraient le meilleur de ces terres en recherchant les cépages qui les expriment le mieux, et, dans quelques siècles, lorsque les bouquets du vin se marieront aux humeurs du lac, les terroirs de la vallée du Salagou seront classés Appellation d'Origine Contrôlée Terrasses du Larzac. »*

Où le grand-père paternel de l'auteur possédait deux petites vignes, aujourd'hui sous l'eau, dont elle n'a connu qu'une image : la photo, prise par sa mère, est celle des dernières vendanges.

L'histoire prend sa source dans un prélude il y a « au moins un million et quatre cent mille années », et se déroule au rythme des huit chapitres entre 1675 et 2015.

Pour garder au présent la mémoire des habitants et le passé d'un paysage qui forcément se transforme surtout si on expose la roche, construit des barrages, dévie les routes et remplace les bêtes et la vigne par des touristes, il y a l'écriture...

« Ce métier de raconter m'éloignera de mes morts à moi, mes morts ne seront pas où j'habite, j'habiterai où écrire me mènera, le plus souvent loin de ma famille et même loin de ma sœur, je n'habiterai nulle part, nomadisant sans bêtes, seule et sans vacances.

Ce livre sera le premier chantier qui me ramènera vers mes cimetières, tombes et archives familiales. Ses phrases ne seront plus faites à la fois d'empathie et de sentiments d'étrangeté comme celles des romans précédents. Leur familiarité me touchera de plein fouet au détour d'un chemin, un chemin posé sur l'eau du lac d'en haut. »

Le roman accueille des histoires variées, celle de ceux qui ont sculpté ces paysages et notamment Lucien, l'oncle porteur de la mémoire familiale.

« Ma cousine m'a prévenue que je ne reverrai plus jamais l'oncle que j'ai connu. Celui qui me disait « mais qu'est-ce que je ne sais pas faire », celui que j'étais allée voir parce que j'écrivais ce livre, passant quelques jours d'été dans sa maison d'hiver et de ville, à la recherche des traces écrites du secret de famille qu'il m'avait révélé, et dont nous parlions longuement en nous moquant de la folie héréditaire qui l'avait fait exister. Ce livre, je l'écrivais avec lui.»

« Lorsque sur le banc, avant qu'il ne s'endorme, j'ai demandé à Lucien s'il se souvenait que j'avais passé une semaine chez lui cet été pour mon livre, il m'a répondu « oui ». Il se souvenait que j'étais venue, que j'écrivais, mais à quel sujet, déjà ? Ce sujet, pourtant, il m'avait aidée à le trouver. Il me l'avait donné. Puis il s'est confondu avec lui. Ce sujet, je le connais maintenant mieux que lui-même. Mais il m'échappe. Je ne reconnais plus cet oncle qui m'avait donné la main pour l'écriture de mon livre. Il est devenu quelqu'un d'autre. Il n'est plus lui-même, seulement un de mes personnages. »

Geneviève Erard